orthodoxievco.net vco@gmx.fr

# ORTHODOXIE

N° 148 | + | MAI 2014

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STÉPHANE D'ATHÈNES, PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

## NOUVELLES

Je viens de rentrer du Togo et du Cameroun, où j'étais 5 semaines.

En arrivant au Cameroun, je me suis rendu d'abord à Quaté où nous avons célébré les premières liturgies dans la nouvelles chapelle des Anges. Il y a eu également quelques baptêmes là-bas.

Ensuite je suis allé pour deux semaines au Togo. Nous y avons célébré Pâque et le dimanche de Thomas dans la chapelle provisoire. Pour le terrain, le tribunal ne s'est pas encore prononcé et nous avons donc eu des problèmes pour les célébrations.

Du Togo je suis retourné au Cameroun, mais cette fois-ci au foyer à Omog, où je n'étais plus allé depuis un bon laps de temps. Pendant ce séjour, je suis aussi allé dans la paroisse de Ndolvak pour y célébrer la divine liturgie lors du dimanche du Paralytique.

Tout c'est bien passé hormis que l'évêque André n'est pas venu pour les ordinations.

Christ est ressuscité !

archimandrite Cassien

## TABLE DES MATIÈRES


- LES NÉOMARTYRS : LA GLOIRE DE L'ÉGLISE
- DE SAINT ANASTASE LE SINAITE
- LOI ET LIBERTÉ
- LA VIE DE SAINTE MARINE, VIERGE
- SAINT PAPHNUCE
- L'ÉVÊQUE QUI SE FAIT OUVRIER

Déjà l'aurore resplendit.

Le ciel retentit de louanges.

Le monde est transporté de joie

Et l'enfer hurle de douleur.

C'est l'heure où le Roi tout-puissant

de la mort écrase l'empire

Et, foulant aux pieds les démons,

Arrache aux tourments leurs victoires.

Jésus, prisonnier sous la pierre,

Jésus gardé par les soldats

Se dresse vainqueur de la mort

Dans le faste de son triomphe.

C'en est fait des gémissements

Et des supplices de l'enfers.

Le Seigneur est ressuscité

Proclame l'ange de splendeur.

Daigne, Auteur de toutes choses,

En cette allégresse de Pâque

Défendre ceux de ton peuple

Contre tout assaut de la mort.

Hymne ambrosienne

(*Aurora lucis rutilat* (4 e siècle)

# Les Néomartyrs : la gloire de l'Église

Par Photios Kontoglou

Parler ou écrire aujourd'hui de sujets religieux, la majorité des gens pense que c'est une absurdité. Et ce qui est une idée encore plus absurde, c'est d'écrire des saints martyrs, surtout de ceux qui furent martyrisés dans les années plus récentes, pendant le règne des Turcs sur la chrétienté. C'est parce que le peu de temps qui les sépare de nous nous les fait sentir comme très proches de nous, des gens comme nous en somme, tandis que les anciens martyrs, nous les voyons à travers les siècles qui sont passés depuis le temps où ils furent martyrisés, et dans notre imagination, ils apparaissent plus facilement avec l'auréole des saints.

Aucun peuple n'a versé autant de sang pour la foi du Christ que le nôtre, depuis la fondation de la chrétienté jusqu'à nos jours. Et cette rivière de sang est la pourpre même portée par notre Église orthodoxe, et que nous devons considérer comme notre plus grande fierté, et non pas la dédaigner ou ne jamais en parler du tout. Et surtout, avoir honte d'en parler, à ces temps où nous n'avons pas honte des dévergondages les plus honteux et les plus abominables que font les gens de notre époque éhontée.

Nous, les gens trompés de nos jours, nous ne nous soucions que du bien-être de nos corps, et pour cette raison nos âmes ont perdu leur sensibilité, avec tous les médecins spirituels que nous disons avoir. C'est pourquoi nous méprisons et appelons fous ceux qui ne cherchent pas leurs intérêts matériels, mais font quelques sacrifices. Nous considérons encore plus absurdes et bornés ceux qui ont sacrifié leurs vies pour leur foi, puisque, selon notre jugement de pécheurs, ils ne cherchaient pas à se réjouir de leur jeunesse et posséder ce monde tangible et sûr, mais ils se laissaient torturer, emprisonner, écorcher, et finalement, massacrer ou pendus, ces insensés, pour quelque soi-disant vie éternelle et royaume des cieux suspects.

Ces paroles disent avec une voix de tonnerre que notre Église, par les martyres qu'elle a subis au cours des siècles, est la vraie Église bénie par le Seigneur, et non l'Occident, qui est une maîtresse riche et fière, qui non seulement n'a pas versé son sang pour le Christ, mais a brûlé elle-même les hommes qui ne se soumettaient pas à elle.

Nos justes et saints qui furent martyrisés au temps où nous étions esclaves sous les Turcs étaient humbles, simples, parlaient peu, et avec le feu de la foi dans leur cœur, ils étaient candides et sans instruction, puisque la seule chose qu'ils savaient dire devant le juge hargneux était : «Je suis né chrétien, et je mourrai chrétien !» Jeunes gens, garçons dans la fleur de l'âge, venaient se livrer de plein gré pour le Nom du Christ, et en guise de fiançailles, ils furent abattus comme des agneaux de boucherie ou pendus avec un nœud coulant autour du cou. Et pour terroriser encore plus les incroyants, ils leur tranchaient petit à petit le cou avec le dos de la lame d'un couteau, ou les séparaient en les pendant avec une corde pourrie, que l'on pouvait couper facilement, en vue de les pendre de nouveau. Et les seules choses que la plupart d'entre eux savaient de notre religion étaient les paroles du Christ, qui dit : «Quiconque Me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est dans les cieux; mais quiconque Me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux.» Et les mots suivants prononcés par notre Seigneur : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme», et : «Celui qui perdra sa vie à cause de Moi la retrouvera dans la vie éternelle».

Oh ! Quelle stature et quelle prestance spirituelle avait notre race, à une époque que nous osons dire illettrée et barbare. C'est nous, de nos jours, qui sommes des barbares, qui ne sommes pas dans la position de sentir comme nous le devrions la noblesse et la grandeur du sacrifice pour le Nom du Christ, qu'ils offraient, eux, avec leurs corps, ces hommes au cœur de lion, au sujet desquels l'évangéliste Jean dit qu'ils n'étaient pas nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais étaient nés de Dieu. Que notre génération actuelle, «pécheresse et adultère», se fasse savante où il n'y a pas du tout lieu de l'être, et qu'elle se moque de ceux qui ont donné leur sang pour leur foi en Christ, avec l'espérance de la vie éternelle. Le jour viendra où ils devront se défendre dans ce monde et dans l'autre, et alors ils comprendront dans quelles ténèbres ils se trouvent …

*Ce n'est pas l'abondance des richesses, mais la richesse du cœur qui nous donne la facilité de faire l'aumône.*
*Saint Jean Chrysostome (homélie sur les veuves)*

Au temps du patrice Nicétas, le prodige suivant arriva à Carthage d'Afrique. Un huissier devint puissant dans le prétoire et vécut dans de nombreux péchés.

Celui-ci, au temps d'une grande peste qui ravagea Carthage, fut pris de repentir et se retira dans une petite maison de campagne près de la ville, prenant avec lui sa propre femme. Le démon, qui est toujours jaloux du salut et du repentir des hommes, fit encore tomber cet huissier dans l'adultère avec la femme du fermier qui habitait la maison de campagne et, quelques jours après ce péché, il fut frappé d'un bubon et mourut.

Il y avait un monastère à un mille de là. La femme de l'huissier s'y rendit et appela les moines, qui vinrent, prirent le corps et l'enterrèrent dans l'Église vers la troisième heure. Pendant qu'ils chantaient la neuvième heure, ils entendirent une voix qui venait comme des profondeurs de la terre et disait : «Ayez pitié, ayez pitié !» Ils suivirent le bruit de la voix, arrivèrent au tombeau, l'ouvrirent et trouvèrent l'huissier qui criait. Ils s'approchèrent aussitôt, détachèrent les linceuls et les bandelettes et l'interrogèrent, pour savoir ce qu'il avait vu et ce qui lui était arrivé. Mais lui ne pouvait rien raconter au milieu de ses nombreux gémissements; il leur demanda de le conduire près du serviteur de Dieu Thalassios la gloire de toute l'Afrique. Quand ils l'eurent conduit et eurent raconté ce qui était arrivé à cet homme, Thalassios le Grand commença à le catéchiser et à l'encourager. Pendant trois jours il l'exhorta à lui raconter ce qu'il avait vu, mais c'est à peine si le quatrième jour sa langue put articuler des paroles, au milieu de ses nombreux gémissements. Il commença alors son récit entrecoupé de larmes abondantes et dit : «Après ma mort, je vis certains nègres venir près de moi, leur seule pensée m'est plus pénible que toute punition. Dès que mon âme les aperçut, elle fut effrayée et se replia sur elle-même. Tandis qu'ils étaient près de moi, je vis venir deux beaux jeunes gens et, dès que mon âme les aperçut, elle s'élança dans leurs mains. Aussitôt nous fûmes enlevés comme par un vol d'oiseau et, arrivés dans l'air, nous trouvâmes des bureaux de perception qui occupaient la montée et arrêtaient ceux qui me portaient, chaque bureau de perception pour son propre péché, l'un pour le mensonge, l'autre pour le meurtre, un autre pour l'orgueil et ainsi de suite, chaque passion possède dans l'air ses propres publicains et collecteurs d'impôts. Quand nous étions arrêtés par quelques-uns d'eux, je voyais mes conducteurs porter comme dans une bourse toutes les bonnes actions que j'avais pu faire, et en tirer (ce qu'il fallait) pour compenser les mauvaises actions que nous opposaient tous les bureaux de perception de l'air. Après avoir dépensé toutes mes bonnes actions, nous vîmes en haut, près de la porte du ciel, le bureau de perception de la luxure, et là, on s'empara de moi et on m'opposa tous les péchés de luxure et les péchés corporels que j'avais commis, depuis l'âge de douze ans. Mes conducteurs leur dirent : Dieu lui a remis tous les péchés corporels qu'il a commis dans la ville, car il s'en est séparé et s'est éloigné de la ville. Mes accusateurs leur répondirent : Après son départ de la ville, il a encore commis l'adultère dans la maison de campagne avec la femme du fermier. Quand les anges entendirent cela, comme ils n'avaient plus aucune de mes bonnes actions à opposer, ils m'abandonnèrent et partirent. Alors ces nègres me prirent et me conduisirent en me frappant vers la terre. La terre s'ouvrit et nous arrivâmes, à travers des lieux étroits et obscurs semblables à des canaux fétides, jusqu'aux souterrains infernaux dans les cellules et les prisons de l'Hadès, où se trouvent enfermées les âmes des pécheurs qui sont morts jusqu'ici, comme l'a dit Job (10,21-22) «dans une terre d'obscurité éternelle, où il n'y a pas de lumière, où l'on ne voit pas la vie des mortels», mais une douleur éternelle, une souffrance sans fin, un gémissement ininterrompu, un cri incessant, des pleurs continus, où l'on crie partout hélas ! On ne peut raconter les tortures de ce lieu, la langue ne peut exprimer les souffrances (de ceux qui y habitent), la bouche de l'homme est impuissante à révéler leur crainte et leur tremblement, ses lèvres n'ont pas la force de dire leur situation et leurs pleurs. Ils gémissent constamment et personne ne les

entend; ils se lamentent et personne ne les délivre; on les hèle et on les frappe, et personne ne les secourt.

Je fus enfermé avec eux, au milieu de la détresse, de l'obscurité et de l'ombre de la mort; je me lamentais sans interruption depuis la troisième heure jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure, je vis les deux saints anges arriver où je me trouvais. Je me mis à les appeler, et à les supplier de me retirer de cette pénible situation afin que je pusse me réconcilier avec Dieu. Mais ils me répondirent et me dirent : «C'est en vain que tu (nous) invoques, car aucun de ceux qui sont ici n'en sort ou n'est délivré jusqu'au jour de la résurrection». J'insistai, je les appelai, je les sollicitai beaucoup et leur promis de me repentir sans déguisement. Alors l'un dit à l'autre : «Réponds-tu qu'il se réconciliera sans déguisement avec Dieu ?» Celui-ci répliqua : «J'en réponds».

Il me sembla alors que celui qui avait répondu pour moi me donnait la main. Ensuite ils me prirent, me conduisirent sur la terre, me firent entrer dans le tombeau près de mon corps et me dirent : "Entre là d'où tu es sorti". Je vis alors ma propre nature briller comme une perle transparente, tandis que mon corps (était) une fange et une boue fétide et noire, et il m'était pénible et désagréable d'y rentrer. Ils me dirent alors : «Il ne t'est pas possible de faire pénitence, si ce n'est à l'aide du corps dans lequel tu as péché». Je leur demandai encore à ne pas y rentrer, alors ils me dirent : «Certainement, ou bien rentre dans ton corps, afin que tu rendes service à ceux contre lesquels tu as jugé et péché, ou bien nous te reconduirons où nous t'avons pris». Alors je me vis rentrer dans mon corps par la bouche et aussitôt je commençai à crier.»

Thalassios le Grand l'invita alors à prendre de la nourriture, mais il ne le voulut pas, et se jeta sur son visage d'un endroit à un autre de l'église en rendant gloire à Dieu. Il dit au milieu des gémissements et des larmes amères : «Malheur aux pécheurs, la punition les attend ! mais malheur surtout à ceux qui souillent leur propre corps !» Quand il eut passé ainsi quarante jours, il alla, purifié, au Seigneur, ayant connu sa fin trois jours d'avance. Des pères dignes de foi qui virent ce fait et voyagèrent ensuite (jusqu'ici) nous le racontèrent pour nous édifier.

# De saint Anastase le Sinaïte

Question : Comment pourrons-nous éviter de juger celui qui pèche publiquement ?

Réponse : En nous souvenant de la parole du Seigneur : «Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. Ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés», et de celles de l'Apôtre qui nous exhorte ainsi : «Que celui qui croit être debout prenne garde de tomber», et encore : «En jugeant les autres, tu te condamnes toi-même», car personne ne connaît les secrets de l'homme, hormis l'Esprit qui demeure en lui, comme le Sauveur l'a dit.

Il arrive en effet souvent à beaucoup de gens de pécher publiquement, de confesser secrètement leurs fautes et d'être pardonnés par Dieu, puis de lui devenir agréables et de recevoir ensuite le saint Esprit. Ainsi, bien des gens que nous estimons pécheurs, sont en réalité des justes aux yeux de Dieu. Cela vient du fait que nous voyons les péchés qu'ils ont commis, mais que nous ignorons tout des bonnes actions qu'ils ont pratiquées en secret. En conséquence, nous ne devrions condamner aucun homme, même si nous le voyons pécher de nos propres yeux.

En effet, le temps pour lui de s'éloigner de nous de dix pas, et nous ne sommes plus en mesure de savoir ce qu'il a fait dans le secret de son coeur, ou ce que Dieu y a accompli pour lui. Au soir du Grand Jeudi, Judas, le traître, était en compagnie du Christ et de ses disciples, tandis que le larron se mêlait à des brigands et des meurtriers. Mais, le Vendredi, Judas s'enfonça dans les ténèbres extérieures, tandis que le larron, en raison de son repentir, s'en alla demeurer au paradis avec le Christ.

Puisque des changements aussi soudains peuvent survenir, il est bon de ne juger personne avant la venue du Christ, car Il connaît l'esprit de l'homme et dévoile les secrets des coeurs. En effet, le Père a remis tout le jugement au Fils, de sorte que celui qui porte un jugement sur son prochain usurpe la dignité du Juge et devient un antichrist. Il existe cependant des gens qui reçoivent la rémission de leurs péchés par des voies différentes : certains passent par des tentations variées dont nous ne savons rien, tandis que d'autres sont purifiés en souffrant d'infirmités corporelles et de longues maladies, comme il est dit : «En me châtiant, le Seigneur m'a éduqué, mais il ne m'a pas livré à la mort.»

L'Apôtre dit : «Quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde.» C'est ce qu'il mit en pratique dans le cas du fornicateur, permettant qu'il soit livré à Satan pour la destruction de sa chair, mais en vue du salut de son esprit au jour du jugement. De cet épisode, nous apprenons que même les démoniaques sont sauvés par leur épreuve s'ils l'endurent avec action de grâce. D'autres, comme le roi Ezéchias, ont imploré Dieu avec des larmes brûlantes alors qu'ils étaient atteints d'une maladie mortelle et ont obtenu miséricorde.

D'autres encore firent un pacte secret avec Dieu et accomplirent des actes de pénitence. Peu de jours après, ils quittèrent cette vie et furent sauvés. En effet, c'est dans l'état ou l'homme se trouve, bon ou mauvais, qu'il est jugé, comme Dieu l'a déclaré par la bouche du prophète Ezéchiel : «Si un homme a commis toutes les iniquités, mais s'en détourne et pratique la justice, je ne me souviendrai pas de ses fautes, car c'est dans l'état où je l'aurai trouvé que je le jugerai.»

Certains ont reçu le pardon des péchés par la médiation d'hommes justes, car le Seigneur accomplit le désir de ceux qui le craignent, comme en témoigne l'Écriture : «Il fera la volonté de ceux qui le craignent». Ainsi, Aaron qui, à l'Horeb, avait fabriqué le veau d'or pour Israel, fut pardonné à la prière de Moise. Sa soeur Mariam, elle aussi, fut purifiée de sa lèpre lorsque Moïse plaida sa cause devant Dieu. Il en alla de même pour Nabuchodonosor qui obtint la miséricorde divine par l'intercession du prophète Daniel.

Bien souvent aussi, les saints anges, qui sont des véritables serviteurs de Dieu et ont une grande assurance devant lui pour n'avoir pas péché contre lui, présentent au Seigneur des requêtes, l'un pour le salut de celui-ci, l'autre pour le salut de celui-là. Et Dieu qui agrée, nuit et jour, leur culte agréable, satisfait leurs demandes, à la manière des rois de la terre qui, sollicités par des amis sincères, leur accordent la grâce de condamnés à mort. Il faut rappeler que les saints anges sont animés d'une charité et d'une compassion immense pour le genre humain, puisque c'est dans notre chair qu'ils ont été jugés dignes de contempler Dieu le Verbe, eux qui désiraient le voir depuis la fondation du monde. Cela, les chefs des apôtres Pierre et Paul l'attestent. Pierre dit en effet : «Dieu nous a gratifiés de biens dans

lesquels les anges désirent plonger leur regard», c'est-à-dire qu'ils désirent voir aussi distinctement que nous ce Dieu que nous avons contemplé avant eux lorsqu'il s'est incarné. Quant à Paul, il s'exclame à propos de l'ascension du Christ : «Maintenant, le Christ est remonté au ciel pour être contemplé par les principautés et les autorités grâce à l'Église.» Voilà pourquoi les saints anges nourrissent un si grand amour du genre humain. Cela explique aussi que le Seigneur ait dit : «Il y a joie et fête pour les anges dans le ciel lorsqu'un pécheur se repent.» De là aussi, le fait que Dieu donne à chacun des croyants, lors de son baptême, un ange pour le protéger, le conduire et l'enseigner, comme l'a indiqué le Seigneur lorsqu'il a dit aux juifs : «Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits qui croient en moi, car je vous dis que leurs anges voient continuellement la face de mon Père, dans les Cieux».

Donc, si l'ange qui a été donné à un homme comme gardien, voit que son protégé aime le bien et s'efforce, autant que possible, de l'accomplir, il se fait son auxiliaire en plaidant en sa faveur devant le Dieu ami de l'homme et en suppliant le Seigneur de lui faire la grâce du salut, ainsi que de la rémission de ses péchés. Et Dieu donne alors satisfaction à la requête de l'ange. En effet, si, comme je l'ai dit, des hommes justes ont bien des fois réussi à sauver des pécheurs par leur intercession, combien plus les saints anges en auront-ils le pouvoir

Donc, ne condamnons pas notre prochain, même si nous le voyons pécher publiquement. Reprenons-le plutôt avec humilité et prions pour lui. Si ce que j'ai déjà dit n'est pas suffisant pour qu'on soit convaincu, ajoutons d'autres observations. Dis-moi, mon ami, qui, ayant vu Raab la prostituée s'adonner ouvertement à la fornication dans la ville de Jéricho, aurait pu croire que Dieu lui pardonnerait toute sa luxure et la justifierait pour avoir offert un refuge aux espions d'Israel ? Ou qui aurait pu croire que le Publicain, cet homme rapace et inique qui priait en même temps que le Pharisien dans le temple, trouverait grâce auprès de Dieu à cause d'un unique gémissement et redescendrait chez lui justifié ? Ou qui aurait pu croire que Samson, qui fut la cause de sa propre mort, est aujourd'hui en compagnie des saints, comme Paul l'atteste ? Ou qui aurait pensé que Manassé – qui rendit un culte aux idoles durant cinquante deux ans et fut la cause de la transgression et de l'apostasie du peuple d'Israël tout entier – aurait obtenu le pardon en une heure par une courte prière, comme le rapporte l'Ecriture ? En effet, enfermé sur l'ordre du roi d'Assyrie dans une statue de bronze représentant un animal, Manassé fit monter vers Dieu une prière qui venait de son coeur. Par un effet de la puissance divine, la statue vola en éclat et, d'après ceux qui ont raconté cet épisode, un ange du Seigneur le ramena à Jérusalem où il vécut le reste de son âge dans la pénitence.

Mais, pour dépasser les exemples tirés de l'Ancien Testament, j'achèverai ce discours en faisant mémoire du saint larron sur la croix. Si le mystère de son repentir avait été accompli en secret, qui donc sur terre aurait pu le croire ? En effet, qui aurait cru que cet homme répugnant, ayant détroussé beaucoup de ses semblables et assassiné des jeunes, des vieux, des justes, des iniques, et qui, de surcroît, en avait initié d'autres au brigandage, puisse être justifié par une seule phrase prononcée à la fin de sa vie et s'en aller demeurer dans le paradis avant tout le monde ?

Ce n'est pas pour rien que j'ai si longuement rappelé ces exemples. Je l'ai fait parce que je sais que, chez un grand nombre de gens, la langue est plus acérée que bien des épées à double tranchant pour condamner les fautes d'autrui. Même s'ils voient chez quelqu'un d'innombrables qualités, ils portent leur attention sur l'une de ses déficiences humaines – on dit, en effet, que personne n'est exempt de défaut, sauf Dieu seul – et, sans tenir compte ni même considérer tous les traits de vertus de cette personne, ils ressassent cette unique petite déficience et la font connaître à tout le monde. Sur de tels gens, le châtiment de Dieu s'abattra comme ils le méritent, non seulement à cause de leurs propres péchés, mais aussi en raison des dommages et de la perte qu'ils ont fait subir aux autres.

*Celui qui juge son frère n'a ni commencé à se connaître lui-même,*
*ni même à lutter contre ses propres passions.*

*Saint Philippe de Novgorod*

# Loi et Liberté

L'Église nous impose, au long de notre cheminement, de longs offices, des jeûnes stricts et d'autres restrictions. On pourrait se demander s'il ne serait pas mieux de laisser à chacun le choix de ce qu'il doit faire pour avancer spirituellement. Cette liberté de choix, voici ce qu'en disait déjà Dostoïevsky : «Au lieu de s'appuyer sur l'ancienne loi rigoureuse, l'homme devait dorénavant décider lui-même d'un cœur libre ce qui était bien et mal en n'ayant pour le guider que ton image. Mais ne songeas-Tu pas qu'il finirait par repousser et contester ton image et ta vérité, écrasé sous ce fardeau terrible : la liberté du choix ?» (Les Frères Karamazov)

Cette liberté de pouvoir choisir de faire le bien ou de s'en abstenir, c'est cette même liberté qui a fait chuter nos premiers parents dans le paradis. Cette liberté-là aurait dû les amener vers la vraie liberté qui consiste précisément à être uni au bien et à refuser le mal.

Nos premiers parents étaient sans passions mais aussi sans expérience et nous savons ce qu'ils sont devenus dans leur naïveté. À notre propre inexpérience s'ajoute encore nos passions déréglées qui empêchent toute objectivité. L'Église, par contre, a une connaissance et une expérience millénaire, et vouloir se révolter contre les lois, canons, interdictions qu'elle nous impose dans sa sagesse est un signe d'ignorance et d'orgueil manifeste.

«Ils aiment l'Orthodoxie, disent-ils, mais ils se plaignent que ses jeûnes soient trop longs. Ils aiment l'Orthodoxie, mais les offices sont trop longs. Les barbes aussi sont trop longues et les soutanes sont de trop. De plus, l'Orthodoxie a trop de vigiles, trop de prosternations, trop d'épitimies, trop de saints canons dans le Pedalion … Et enfin, elle a trop d'anathèmes contre trop d'hérésies…» Photius Kontouglou

Qu'arrive-t-il quand on veut être son propre législateur ? On supprime une chose, on en enlève une autre et finalement que reste-t-il ? Notre ego dans toute sa déchéance ! Il ne reste plus de notre Orthodoxie qu'un triste souvenir qui ronge notre conscience.

Nous n'aurions même pas besoin d'Église si nous étions en mesure de nous diriger nous-mêmes sur le chemin du salut. Il n'y aurait que Dieu et moi. Mais c'est ce même moi qui a déjà fait chuter Lucifer qui ne voulut plus servir ni adorer Dieu mais être son propre Dieu. C'est ce moi (ego) qui est finalement notre pire ennemi et nous ne serons vraiment libres qu'une fois débarrassés de cet ennemi, ce qui suppose soumission et humilité.

archimandrite Cassien

*Quand un homme sait qu'il peut s'éloigner de Dieu comme une feuille tombe d'un arbre, alors il connaît le poids de son âme. St Isaac le Syrien*

# LA VIE DE SAINTE MARINE VIERGE

écrit par un ancien auteur

Un homme engagé dans le siècle et qui n'avoir qu'une fille unique fort jeune, désirant de se convertir à Dieu, la recommanda à l'un des ses parents et s'en alla dans un monastère éloigné de la ville de trente-deux milles, où il pratiquait avec tant de perfection toutes les réglés de la vie monastique, que l'Abbé le voyant si fidèle et si obéissant l'aimait plus qu'aucun des autres. Quelque temps après pensant à sa fille qu'il avait ainsi laissée, l'extrême affection qu'il avait pour elle le remplit de mélancolie et de douleur, dont l'Abbé s'apercevant lui dit : «Qu'as-tu, mon frère, qui te rend si triste ? dites-le moi, je te prie, et Dieu qui confie tous les affligez vous assistera.» Ce moine se jetant à ses pieds lui répondit en pleurant : «J'ai laissé dans la ville un fils unique extrêmement jeune; et le souvenir que j'ai de lui est le sujet de ma peine» (car il ne voulut point lui faire savoir que c'était une fille). L'Abbé le croyant et ne le voulant pas perdre, à cause qu'il était de grande édification à tout le monastère, lui répondit : «Puisque tu l'aime tant, vas le quérir et l'amenez ici pour y demeurer avec toi. Ayant cette permission il alla trouver sa fille, et changeant son nom de Marine en celui de Marin l'amena dans le monastère, où on lui montrait à lire, et nul des frères ne s'aperçut que ce fut une fille, mais ils l'appelaient tous Marin.

Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de quatorze ans, son père commença de l'instruire dans les voies de Dieu, et lui disait : «Faites en sorte ma fille, que personne ne sache jamais qui tu es. Garde-toi avec très grand foin des embûches du diable, de peur qu'il ne te fasse tomber dans ses filets, et qu'il ne semble que nous voulions violer les réglés du monastère, afin qu'ayant ainsi vécu nous recevions des mains du Christ la couronne de gloire avec ses saints anges, et non pas une condamnation éternelle avec les impies. Il lui enseignait aussi tous les jours plusieurs autres choses semblables touchant le Royaume de Dieu. Etant mort lors qu'elle n'avait encore que dix-sept ans elle demeura seule dans la cellule où il était, et observait si soigneusement toutes les instructions qu'il lui avait données, se rendait si obéissante à tout le monde, qu'elle se faisait aimer de l'abbé et de tous les frères.

Ce monastère étant proche de la mer, et y ayant un marché à trois milles de là, ces moines y allaient quérir ce qui leur était nécessaire avec un chariot attelé de deux boeufs; et un jour l'Abbé dit à Marine : Mon frère, pourquoi n'allez-vous pas avec les autres pour les soulager ?» Elle répondit : «Je n'y manquerai plus, mon père, puisque vous me le commandez.» Depuis ce jour elle alla souvent dans ce chariot, et lors qu'il était trop tard pour revenir coucher au monastère elle demeurait avec les autres frères dans une hôtellerie qui était dans le lieu où se tenait ce marché.

L'hôtelier ayant une fille, il arriva qu'étant tentée du démon elle devint amoureuse d'un soldat, et se trouva grosse, dont son père et sa mère s'étant aperçus, ils commencèrent à la fort maltraiter, et la pressant de leur dire de qui elle était grosse elle leur répondit, que c'était de ce moine nommé Marin qui venait souvent avec un chariot. Sur quoi ils furent soudain trouver l'Abbé, et lui dirent : «Mon père, quel outrage nous a fait un de vos frères nommé Marin ? Il a corrompu notre fille.» Ce bon homme leur répondit : «Il faut voir s'il y a des preuves de ce dont vous vous plaignez;» et ayant envoyé quérir Marin, lui dit : «Mon frère, quel crime est celui que tu as commis avec la fille de ces gens-ci ?» Marin ayant longtemps pensé en lui-même et soupirant dans son coeur répondit : «Mon père, j'ai fait une grande faute; mais je suis prêt d'en faire pénitence. Priez pour moi je vous supplie.» Alors l'abbé se fâchant extrêmement commanda qu'on le châtiât, et lui dit : «En vérité puisque tu as commis un si grand péché, tu ne demeure pas davantage dans cette maison; et ensuite il le mit dehors.

Marine ne put néanmoins le résoudre de déclarer son secret à personne mais elle demeura couchée par terre durant trois ans devant la porte du monastère faisant la même pénitence que si elle eût été coupable, et demandant quelque petit morceau de pain aux moines qui entraient dans la maison. La fille de cet hôtelier étant accouchée d'un fils, elle le nourrit; et quand il fut sevré sa grande-mère l'amena à la porte du monastère, et le laissant là, dit à Marin : «Voilà ton fils, nourris-le si tu veux. Cette sainte vierge le reçut comme s'il

eut été véritablement à elle, et le nourrit durant deux ans de la plus grande partie de ce peu de pain qu'on lui donnait.

Au bout de ce temps les frères étant touchez de compassion furent prier l'abbé de recevoir Marin dans le monastère, et lui dirent : «Mon père, pardonnez à Marin notre frère, et le recevez : Il y a cinq ans ce que couché par terre il fait pénitence à la porte de la maison sans être jamais parti de là : Recevez-le donc s'il vous plaît, à pénitence, ainsi que notre Seigneur Jésus Christ l'ordonne. L'abbé leur ayant à grande peine et comme par force accordé leur prière, commanda qu'on allait quérir Marin, et l'ayant fait venir lui dit : «Ton père que tu sais avoir été un homme saint, tu fit entrer tout petit dans ce monastère, où ni lui, ni aucun autre n'a jamais rien fait d'approchant du mal que vous avez commis. Maintenant on te permet de rentrer avec ton fils que tu as eu d'adultère : Mais comme ton péché est très grand, il faut que tu en fasse une grande pénitence : C'est pourquoi je te commande de balayer seul tous les jours toute la maison, de porter toute l'eau nécessaire pour laver; de nettoyer les souliers des frères, et de les servir tous; et ainsi je demeurerai satisfait.» La sainte se soumettant de très bon coeur à ce commandement accomplissait avec grand soin tout ce qui lui avait été ordonné.

Quelques jours après elle alla se reposer en paix avec Dieu : Et les frères ayant rapporté sa mort à l'abbé il leur dit : «Voyez combien grand était son crime, puis qu'il n'a pas seulement été digne d'en faire pénitence : Mais ne laissez pas par charité de laver son corps, et enterrez-le bien loin du monastère. Ensuite de cet ordre, comme ils lavaient ce corps, ils virent que c'était une fille : Sur quoi ils commencèrent à s'écrier en se frappant l'estomac; a-t-elle donc pu vivre d'une manière si sainte et avec une patience si admirable, qu'elle ait souffert tant d'afflictions plutôt que de révéler un secret qui l'en pouvait garantir ? Et courant tout en pleurez vers l'Abbé lui dirent : «Mon Père, venez et voyez le frère Marin.» Il leur répondit : «Pourquoi voulez-vous que je l'aille voir ?» – «Venez et voyez, lui répliquèrent-ils, les merveilles de Dieu, et ce que vous avez à faire.» Alors tout étonné il s'en alla où était ce corps, et levant le manteau qui le couvrait reconnut que c'était une fille. Aussitôt se laissant tomber de douleur il frappait sa tête contre la terre en criant de toute sa force : «Je te conjure par Jésus Christ notre Seigneur de ne m'accuser pas, devant Dieu des peines que je t'ai fait souffrir, puisque ç'a été par ignorance. Tu sais ô sainte fille, que tu ne m'as point dit ton secret, et je n'ai pas eu assez de grâce pour juger de la pureté de tes actions. Il commanda ensuite que l'on mît ce corps saint dans l'Oratoire du monastère.

Le même jour cette fille qui après été tombée dans le péché était devenue possédée du diable vint au monastère, où ayant avoué son crime et confessé de qui elle avait eu l'enfant, elle fut délivrée dans l'Oratoire le septième jour d'après la mort de la sainte. Lors que les habitais du lieu où demeurait cette fille et les monastères voisins eurent appris ce miracle ils vinrent avec la croix et des cierges allumées, et en chantant des hymnes, des cantiques et des psaumes entrèrent dans l'Oratoire où reposait ce saint corps, et bénirent le nom de Dieu.

Jésus Christ fait encore aujourd'hui plusieurs miracles par l'intercession de cette Vierge et pour glorifier son nom, lui qui avec le Père et le saint Esprit règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

Deux Bourgs étant entrez en contestation couchant leurs limites, aussitôt que l'homme de Dieu (Apollon) en fut averti, il s'y en alla en diligence, afin de les accorder, mais ils étaient si transportés d'animosité et de fureur qu'ils n'en voulaient point entendre parler : ce qui procédait principalement de la confiance que l'un des partis avait au secours d'un certain voleur, qui avait été comme le flambeau de toute cette division. Le Saint voyant que cet homme s'opposait opiniâtrement à la paix, lui dit : «Mon frère, si tu veux changer de sentiments et contribuer avec moi, pour apaiser ce différend, je prierai mon Dieu pour toi, et il te pardonnera tes péchés. Il n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il se jeta aux pieds du saint, avec supplication de vouloir accomplir sa promesse, et puis se retourna vers ce peuple qui l'avait choisi pour chef, et les renvoya tous chez eux en paix. S'étant ainsi retirez, il demeura avec le serviteur de Dieu, en le conjurant toujours de lui tenir ce qu'il lui avait promis. Apollon l'emmena à son monastère et l'instruisait par le chemin, en lui disant qu'il fallait changer de vie, demander humblement et patiemment la miséricorde de Dieu, et attendre avec une foi ferme, l'accomplissement de ses promesses, parce que toutes choses sont possibles à celui qui croit.

Comme ils dormaient tous deux durant la nuit dans le monastère, il eurent chacun de son côté un songe, dans lequel il leur sembla qu'ils étaient au ciel devant le trône de Jésus Christ, et que comme ils l'adoraient avec les anges et les saints, ils ouïrent une voix qui leur dit : «Encore qu'il n'y ait rien de commun entre la lumière et les ténèbres, ni aucun rapport entre un fidèle et un infidèle, on t'accorde néanmoins, Apollon le salut de cet homme pour lequel tu as tant prié.» Ils entendirent aussi dans cette vision céleste plusieurs autres choses que nulles paroles ne font capables d'exprimer, ni nulle oreille d'entendre, et puis s'éveillèrent et rapportèrent aux frères ce qu'ils avaient vu; ce qui les remplit d'un merveilleux étonnement, ne pouvant assez admirer qu'ils eussent eu l'un et l'autre; un songe si extrêmement semblable que l'on n'y pouvait pas remarquer la moindre différence. Ainsi cet homme qui n'était plus un voleur, mais un saint, demeurant avec ces moines, sa vie auparavant si criminelle devint si innocente, et la corruption de ses moeurs fut changée en une si grande pureté, que ce loup n'étant plus un loup, mais un agneau, on voyait parfaitement accomplie en lui cette prophétie d'Isaïe : «Les loups paîtront avec les agneaux, et les lions et les boeufs mangeront ensemble.»

Entre les autres actions du saint, on nous rapporta celle-ci. Il arriva un jour entre deux bourgs, dont l'un était de chrétiens l'autre de païens, un différend sur lequel ils prirent les armes en fort grand nombre de part et d'autre. Le Saint étant survenu par hasard et les exhortant à la paix, un homme fort fier et fort insolent qui était comme le chef des païens et la cause de toute cette dispute, lui résistait opiniâtrement, et protestait; qu'il mourrait plutôt que de souffrir que l'affaire s'accommodait. Sur quoi le Saint lui dit : «Ton désir sera accompli. Car il n'en coûtera la vie qu'à toi seul, et ton sépulcre sera tel que tu le mérités, puis que ce ne fera pas la terre; mais le ventre des bêtes et des vautours, qui te servira de tombeau. Ces paroles furent aussitôt suivies de l'effet, cet homme étant tombé mort sans que de part ni d'autre nul autre que lui reçut aucun mal. On le couvrit de sable, et le lendemain matin on trouva que les bêtes l'avaient mis en pièces, et qu'il avait été la pâture des vautours. Tous ces peuples étant touchés d'admiration de voir la prédiction de ce serviteur de Dieu si tôt accomplie, il n'y en eut un seul qui ne se convertit à la foi de notre Seigneur Jésus Christ, et ils disaient hautement qu'Apollon était un prophète.

Rufin (chapitre 5)

Un moine disant à un ancien : «Que ferai-je, mon père, pour résister à ces fâcheuses tentations qui ne me permettent pas de demeurer seulement durant une heure dans ma cellule ?» –, celui-ci lui répondit : «Mon fils, retourne dans ta cellule, et là, demeure assis en travaillant de tes mains; prie Dieu sans cesse; entretiens-toi avec Lui, et prends garde que personne ne te trompe en te persuadant d'en sortir.» Il lui conta ensuite cette histoire : Il y avait un jeune homme dans le monde qui désirait se rendre solitaire, mais son père ne voulait point le lui permettre, quelque instance qu'il lui en fît. Enfin il le fit tant prier par ses plus intimes amis qu'il y consentit. Une fois reçu au monastère, et ayant pris l'habit, il accomplissait parfaitement toute la règle, jeûnant au commencement tous les jours, puis ne mangeant que de deux jours l'un; et enfin une fois la semaine seulement. L'abbé l'admirait et bénissait Dieu de le voir agir de la sorte. Quelque temps après, ce frère le supplia de lui permettre d'aller demeurer dans le désert. À quoi cet homme bon lui répondit : «Mon fils, ne te mets point, je te prie, cela dans l'esprit : c'est un travail qui dépasse tes forces; tu ne pourras y résister aux tentations et aux artifices du diable; et lorsqu'il t'attaquerait, tu n'aurais personne à qui avoir recours pour t'assister.» Sur ce refus, le moine redoubla ses prières, et ainsi l'abbé voyant qu'il ne pouvait l'arrêter, le laissa aller après avoir prié, et lui donna à sa demande deux moines pour lui montrer le chemin qu'il devait suivre. Ayant marché deux jours dans le désert par une excessive chaleur, ils se trouvèrent si faibles que, n'en pouvant plus du tout, ils se jetèrent par terre et s'endormirent. Alors il vint un aigle qui les frappa de ses ailes, et après avoir ensuite volé assez loin devant eux, s'assit par terre. S'étant éveillés, les deux moines qui accompagnaient celui-ci, lui dirent : «Voilà ton ange; lève-toi et suis-le». Il se leva, et prenant congé d'eux, il suivit l'aigle, qui, après que le moine fut arrivé au lieu où il l'attendait, se leva et vola jusqu'à une stade de là, puis s'assit encore; et ainsi, se levant toujours, et le moine le suivant, cela continua de la sorte durant trois heures. Enfin l'aigle prit son vol à sa droite, et ne parut plus. Ce moine voulant néanmoins continuer de le suivre, il aperçut trois palmiers, une fontaine, et une petite grotte, et il dit alors en lui-même : «Voici sans doute le lieu que le Seigneur m'a préparé». Il entra ensuite dans la grotte, où il demeura seul durant six ans sans voir personne, mangeant des dattes de ces palmiers et buvant de l'eau de cette fontaine.

Un jour, le diable vint à lui sous la forme d'un ancien, et avec un visage affreux : ce qui l'ayant rempli de crainte, il se jeta contre terre pour prier, puis se releva. Alors le diable lui dit : «Mon frère, prions encore.» Après qu'ils eurent prié et se furent relevés, cet esprit infernal lui dit : «Combien y a-t-il de temps que tu demeures ici ?» – «Six ans,» lui répondit-il. «Je t'ai pour voisin, ajouta le démon, mais il n'y a que quatre jours que je le sais. Mon ermitage est proche d'ici; et depuis onze ans je n'en suis sorti sinon aujourd'hui qu'ayant su que j'étais si proche de toi, j'ai dit en moi-même : j'irai visiter cet homme de Dieu pour conférer avec lui de ce qui peut servir à notre salut. Ce que je te dis, mon frère, parce que je crois que ce n'est pas y travailler utilement, que de demeurer ainsi dans nos cellules; sans y recevoir le Corps et le Sang de Jésus Christ; et je crains que nous nous perdions si nous manquons de participer à ce sacrement. C'est pourquoi, mon frère, j'estime que nous devons tous les dimanches, ou au moins de quinze jours en quinze jours, aller en un monastère qui n'est qu'à trois milles d'ici, et dans lequel il y a un prêtre, afin d'y communier, et puis retourner dans nos cellules.» Ce discours plut à ce frère, et le dimanche suivant, le diable vint et lui dit : «Allons, il est heure de partir.» Ainsi ils allèrent dans ce monastère où il y avait un prêtre, et étant entrés dans l'église, ils se mirent tous deux en prière. Ce moine ayant achevé la sienne, et ne voyant plus celui qui l'avait amené, dit en lui-même : «Où pourrait-il donc être allé ?» Après avoir attendu longtemps, il sortit pour le chercher, et ne le trouvant pas, demanda aux frères s'ils ne savaient point ce qu'était devenu ce bon père avec lequel il était entré dans l'église. Ils lui répondirent : «Nous n'avons vu entrer personne avec toi.»

Alors il connut que c'était le démon, et dit : «Voyez, je vous prie, avec quel artifice il m'a fait sortir du lieu où j'étais. Mais je n'ai pas à m'en plaindre, puis que je suis venu ici pour un bon sujet, et qu'après avoir reçu le Corps et le Sang de Jésus Christ, je retournerai dans ma cellule. La Liturgie étant achevée, comme il voulait s'en aller, l'Abbé le retint pour manger avec la communauté; et puis il s'en retourna. À quelque temps de là, le diable apparut encore à lui sous la forme d'un jeune homme séculier, qui après l'avoir considéré depuis les pieds jusqu'à la tête, dit : «Est-ce lui ? Ne l'est-ce pas ?» Sur quoi le moine lui demandant pourquoi il le considérait de la sorte, il lui répondit : «Quoi ! ne me reconnais-tu plus ? Je n'ai pas sujet néanmoins de m'en étonner puis qu'il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus; je suis le fils du voisin de ton père. Ne se nommait-il pas ainsi et ta mère n'avait-elle pas un tel nom ? et ta sœur un tel ? et les serviteurs de votre logis ne s'appelaient-ils pas ainsi ? et toi ne portes-tu pas un tel nom ? Il y a déjà plus de trois ans que ta mère et ta sœur ne sont plus au monde. Quant à ton père il y a fort peu qu'il est mort et il t'a institué son héritier en disant : À qui puis-je laisser mon bien sinon à mon fils qui est un homme de sainte vie, et qui a quitté le monde pour servir Dieu ? Je lui donne donc tout mon bien, et veux qu'on aille le chercher afin qu'il vienne recueillir ma succession, et la distribuer aux pauvres pour le salut de son âme et de la mienne. Plusieurs sont allés ensuite te chercher inutilement; et moi étant venu ici par occasion et pour quelque affaire, je t'ai rencontré et reconnu. Ne diffère donc pas davantage à t'en venir pour vendre tout le bien que ton père t'a laissé, et exécuter sa volonté.» Ce moine lui répondit : «Je ne vois point de nécessité qui m'oblige à retourner dans le monde.» «Si tu manques d'y retourner, lui repartit le démon, ce bien dépérit, tu en rendras compte devant Dieu. Car quel mal y a-t-il, je te prie, à y venir pour y distribuer comme un fidèle dispensateur ce bien aux pauvres, et empêcher que des personnes de mauvaise vie ne profitent de ce qui t'a été laissé ? Quel mal y a-t-il à ce que, suivant la volonté de ton père, tu fasses des aumônes pour le salut de son âme et de la tienne, et puis que tu retournes dans ta cellule ?» Enfin le démon lui allégua tant de raisons qu'il lui persuada de retourner dans le monde, et l'accompagna jusqu'à la ville et puis le laissa. Le moine, voulant entrer dans la maison de son père, qu'il croyait mort et qui néanmoins étant vivant, il le rencontra qui sortait, et qui, ne le reconnaissant pas, lui demanda qui il était, dont se trouvant fort surpris, il ne savait que lui répondre. Enfin quand son père lui eut fait une seconde fois la même demande, il lui dit avec beaucoup de confusion qu'il était son fils. «Et qui t'a ramené ?» lui repartit alors son père. Sur quoi ayant honte de lui avouer la vérité, il lui dit que c'était le désir de le revoir, et demeura ensuite auprès de lui. Quelque temps après, il tomba dans le péché, et étant très maltraité par son père il fut si malheureux qu'il ne fit point pénitence. C'est pourquoi, mon frère, je te dis qu'un moine ne doit jamais pour quelque raison que ce soit se laisser persuader de sortir de sa cellule.

*Lorsque tu es épuisé de prier et de ne rien recevoir, considère combien de fois tu as entendu un pauvre t'appeler, et que tu ne l'as pas écouté.*

*Saint Jean Chrysostome*

# SAINT PAPHNUCE

Nous vîmes aussi le monastère de saint Paphnuce, qui était un vrai serviteur de Dieu, très célèbre en cette contrée, et qui fut le dernier qui habita dans le désert proche d'Heraclée, qui est une ville fameuse de la Thébaïde : et nous apprîmes par le rapport très fidèle que ces bons pères nous en firent, que ce saint homme qui menait sur la terre une vie toute angélique, ayant un jour prié Dieu de lui faire connaître auquel de ses saints il ressemblait. Un ange lui répondit-qu'il était semblable à un certain musicien, qui gagnait sa vie à chanter dans un bourg proche de là. Ce qui ne l'ayant pas moins surpris qu'étonné, il s'en alla en grande hâte dans le bourg y chercher cet homme, et l'ayant trouvé, il s'enquit de lui de ce qu'il avait fait de saint et de bon, et l'interrogea très particulièrement de toutes ses actions : à quoi il lui répondit selon la vérité, qu'il était un grand pécheur, qu'il avait fait une vie infâme, et que de voleur qu'il était auparavant, il était passé dans le métier honteux qu'il lui voyait exercer alors.

Plus il lui parlait de la forte, et plus Paphnuce le pressait de lui dire si au milieu de ses voleries il n'avoir point fait par hasard quelque bonne oeuvre. Je ne le crois pas, lui répondit-il, et tout ce dont je me souviens, est qu'étant avec d'autres voleurs nous prîmes un jour une vierge consacrée à Dieu, laquelle mes compagnons voulant violer. Je m'y opposai et l'arrachai d'entre leurs mains, et l'ayant conduite de nuit dans le bourg d'où elle était, je la ramenai en sa maison aussi chaste qu'elle en était sortie.

Une autre fois je rencontrai une belle femme errante dans le désert, et lui ayant demandé le sujet qui l'y avait ainsi amenée, elle me répondit : «Ne vous informez-point des malheurs d'une pauvre misérable, et n'ayez point de curiosité d'en savoir la cause; mais si vous me voulez prendre pour servante, menez-moi où vous voudrez. Car la fortune m'a réduite en tel état, que mon mari, après avoir enduré mille tourments pour s'être trouvé redevable des deniers publics, est toujours retenu en prison, d'où on ne le tire que pour lui faire souffrir de nouvelles peines. Nous avons trois fils, qui ont aussi été arrêtés pour cette dette : Et d'autant que l'on me cherche, afin de me traiter de la forte, je fuis d'un lieu en un autre, et j'erre pour me cacher dans les endroits les plus écartez de ce désert, où je me trouve accablée de nécessité et de misère y ayant déjà trois jours que je n'ai manger.» Je fus si touché de compassion de ces paroles, que je la menai dans ma caverne, où après quelle fut revenue de cette extrême faiblesse où elle était réduite, faute de manger, je lui donnai trois cens pièces d'argent, pour lesquels elle disait que son mari, ses enfants et elle, non seulement avaient perdu la liberté; mais se trouvaient engagés dans les tourments; et ainsi s'en étant retournée dans la ville, et ayant payé cette somme, ils furent tous délivrez d'une si extrême misère.

Alors Paphnuce lui dit : En vérité je n'ai rien fait de semblable; et j'estime toutefois que vous n'ignorez pas que le nom de Paphnuce est assez connu parmi les moines à cause du grand désir que j'ai eu de m'instruire, et de m'exercer en leur sainte manière de vivre, et Dieu m'a révélé sur votre sujet, qu'il ne vous considère pas et moins que moi. C'est pourquoi, mon frère, puis que vous voyez et que vous ne tenez pas l'une des dernières places auprès de sa divine Majesté, ne négligez point de prendre soin de votre âme. Cet homme n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il jeta les flûtes qu'il avait entre les mains, et le suivit dans le désert, où il changea l'art de sa musique dont il faisait profession, en une harmonie spirituelle, par laquelle il régla de telle sorte tous les mouvements de son âme et toutes les actions de sa vie, qu'après avoir durant trois années entières vécu dans une très étroite abstinence, passant les jours et les nuits à chanter des psaumes et à prier, et marchant dans le chemin du paradis par ses vertus et par ses mérites, il rendit l'esprit au milieu des bienheureux choeurs des anges.

Lors que Paphnuce eut comme envoyé devant lui au ciel ce musicien si consommé en toutes sortes de vertus, et qu'il se fut excité luit même à servir Dieu avec encore plus d'ardeur et d'affection qu'auparavant, il supplia notre Seigneur de lui faire connaître qui était celui qui lui ressemblait sur la terre; et il entendit aussitôt une voix du ciel qui lui dit : «Tu ressembles au principal habitant du bourg le plus proche.» Il n'eut pas plutôt ouï ces paroles qu'il s'en alla en diligence le chercher; et lors qu'il frappa à sa porte, cet homme qui avait

accoutumé de recevoir tous les étrangers, courut au devant de lui, et le mena dans sa maison, lui lava les pieds, le fit mettre à table, et lui fit très bonne chère.

Durant qu'il mangeait, Paphnuce s'enquerrait de lui quelle était sa maniéré de vie; quelles choses il affectionnait le plus, et à quoi il s'exerçait. Sur quoi répondant fort humblement, à cause qu'il aimait beaucoup mieux cacher que publier ses bonnes oeuvres, Paphnuce lui dit pour le presser, que Dieu lui avait révélé qu'il était digne de palier sa vie avec les moines. Ces paroles au lieu de l'enfler de vanité, lui donnèrent une opinion encore plus base de soi-même et ainsi il lui repartit : «Certes je ne sais aucun bien que j'ai fait. Mais puisque Dieu vous a révélé ce qui me regarde, je ne saurais me cacher devant celui auquel toutes choses font connue. Je vous dirai donc de quelle forte j'ai accoutumé de me conduire envers ceux avec lesquels je me trouve. Il y a trente ans passés que, sans que personne le sache, je vis en continence avec ma femme et cela de son consentement. J'ai eu d'elle trois enfants. Ce n'a été que pour ce seul sujet que je l'ai vu, et je n'en ai jamais vu d'autre. Je n'ai refusé de loger chez moi aucun de tous ceux qui ont voulu y venir, et n'ai jamais souffert que personne m'ait prévenu à aller au devant des étrangers pour les recevoir. Je n'ai jamais laissé sortir de ma maison un seul de mes hôtes, sans lui donner de quoi se nourrir durant le reste de son voyage. Je n'ai jamais méprisé aucun pauvre, mais je les ai tous secourus dans leurs besoins. Lors que j'ai agi comme juge, je n'aurais pas confédéré mon propre fils au préjudice de la justice. Le fruit du travail d'autrui n'a jamais trouvé d'entrée chez moi. Quand j'ai vu quelques contestations je n'ai point eu de repos jusques à ce que j'ai remis la paix entre ceux qui étaient en différend. Personne n'a jamais trouvé en faute mes serviteurs. Mes troupeaux n'ont jamais apporté de dommage au bien d'autrui. Je n'ai jamais empêché de semer dans mon champ ceux qui l'ont voulu, et je ne leur ai pas laissé les terres les plus stériles, en choisissant pour moi les meilleures. Autant qu'il a été en mon pouvoir, je n'ai jamais souffert que les plus puissants aient opprimé les plus faibles. J'ai tâché de ne fâcher jamais personne, et lors que j'ai présidé à quelque jugement, je n'ai jamais voulu condamner aucune des parties; mais j'ai travaillé à les accorder. Voilà par la miséricorde de Dieu quelle a été la maniéré dont j'ai vécu jusques ici.»

Paphnuce l'ayant entendu parler de la sorte, l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et le bénit en disant : «Que le Seigneur vous bénisse du haut de Sion, et qu'il vous fasse la grâce de voir les beautés de la Jérusalem céleste. Puis donc que vous avez si dignement accompli ces choses il ne vous manque que d'y ajouter le plus grand de tous les biens, qui est de tout abandonner pour suivre la véritable sagesse de Dieu même, et de vous efforcer d'acquérir ces trésors les plus précieux et les plus cachés, que vous ne sauriez posséder, si vous ne renoncez à vous-même, si vous ne portez votre croix, et si vous ne suivez Jésus Christ.

Il n'eut pas plutôt entendu ces paroles, que sans différer un seul moment, et sans donner ordre à quoi que ce soit en sa maison, il suivit l'homme de Dieu dans le désert. Lors qu'ils furent sur le bord du fleuve, n'ayant point trouvé de bateau pour le passer, Paphnuce lui commanda d'entrer avec lui dans l'eau, qui était très profonde en ce lieu-là, et ils passèrent sans en avoir plus haut que jusques aux reins. Quand ils furent arrivez dans le désert, Paphnuce lui donna une cellule proche de son monastère, régla toute la conduite qu'il devait tenir dans la vie spirituelle; lui apprit les exercices auxquels il se devait occuper pour se rendre parfait dans une étude si sainte, et lui découvrit les mystères les plus cachez d'une si haute science. Après l'avoir instruit de la forte, il commença comme tout de nouveau à pratiquer lui-même de beaucoup plus grandes austérités qu'il n'avait fait auparavant, estimant que tes précédents travaux n'étaient guère considérables, puis qu'ils ne lui donnaient point d'avantage sur un homme qui semblait être engagé dans les occupations du monde; et il disait en lui-même : Si ceux qui font dans le siècle, font des oeuvres si excellentes, combien sommes-nous obligez de nous efforcer de les devancer dans les exercices d'une vie austère et laborieuse ?

Quelque temps s'étant passé de la forte, et Paphnuce l'ayant conduit dans la perfection de sa science des saints celui qu'il avait déjà trouve parfait dans ses oeuvres avant que de l'avoir pris pour compagnon de ses travaux; un jour comme il était assis dans la cellule, il vit son âme élevée entre les saints choeurs des anges, et entendit qu'ils chantaient : «Bienheureux celui que vous avez choisi, et que vous avez appelé à vous; il habitera dans votre saint Tabernacle.» Ce qui lui fit connaître que ce saint homme était passé de cette vie à une meilleure, et persévérant alors plus que jamais dans ses oraisons et dans

ses jeûnes, il s'excitait lui-même à s'avancer toujours davantage dans une plus grande perfection.

Une autre fois comme il priait encore Dieu de lui faire connaître à qui d'entre les hommes il était semblable, il entendit une voix du ciel qui lui répondit : «Tu es semblable a ce marchand qui te vient trouver. Lève-toi promptement, et vas au devant de lui. Car le voilà qui s'approche.» Paphnuce descendant à l'heure même de la montagne rencontra un marchand Alexandrin, qui amenait de la Thébaïde, sur trois vaisseaux quantité de marchandises. Et parce qu'il était homme de grande piété, et qui prenait grand plaisir à faire de bonnes oeuvres, il avait avec lui dix-sept de ses serviteurs chargez de légumes qu'il faisait porter au monastère de l'homme de Dieu; ce qui était le seul sujet qui lui faisait chercher Paphnuce, lequel ne l'eut pas plutôt abordé qu'il lui dit : «Ô âme très précieuse et digne de Dieu, que faites-vous ? Vous qui avez le bonheur de participer aux choses célestes, pourquoi vous tourmentez-vous après les terrestres ? Laissez-les à ceux qui n'étant que terre, n'ont des pensées que pour la terre; mais quant à vous, n'aillez point d'autre objet de votre trafic que le Royaume de Dieu où vous elles appelé, et suivez notre Sauveur qui vous doit bientôt appeler à lui.» Cet homme sans différer davantage, après l'avoir entendu parler ainsi, commanda à ses serviteurs de donner tout ce qui lui restait de bien aux pauvres, auxquels il en avait déjà distribué la principale partie; et suivant saint Paphnuce dans le désert, il fut mis par lui dans la même cellule d'où les deux autres étaient passés à notre Seigneur, et instruit de toutes choses. Là s'occupant et persévérant toujours dans les exercices spirituels, et dans l'étude de la divine sagesse, il alla bientôt comme eux augmenter le nombre des justes.

Peu de temps après Paphnuce continuant à passer sa vie dans l'étude et dans les travaux d'une très austère pénitence, un ange du Seigneur apparut à lui, et lui dit : «Viens maintenant, âme bienheureuse, et entre dans les tabernacles éternels, dont tu t'es rendu digne : Voici les prophètes qui se préparent à te recevoir, et ce qui est cause que je ne t'ai pas plutôt révélé ceci, c'est de crainte qu'en prenant de la vanité, comme il aurait possible pu arriver, tu n'eusse perdu quelque chose du mérite de tes travaux.» Il ne vécut qu'un jour après; et quelques prêtres l'étant venus visiter, il leur raconta toutes les choses que Dieu lui avait révélées, et leur dit : «Qu'il ne fallait en ce monde mépriser personne, soit qu'ils furent engagez dans le ménage de la campagne, dans le trafic, ou dans le commerce; parce qu'il n'y a point de condition, en cette vie dans laquelle il ne se rencontre des âmes fidèles à Dieu et qui font en secret des actions qui lui plaisent; ce qui fait voir que ce n'est pas tant la profession que chacun embrasse, ou ce qui paraît de plus parfait en sa maniéré de vie, qui est agréable devant les yeux, comme la sincérité, ou la disposition de l'esprit jointe aux bonnes oeuvres. Après qu'il leur eut parlé de la forte sur divers sujets il rendit l'esprit; et tous les prêtres et les moines qui se trouvaient présents, virent très évidemment et très clairement les anges enlever son âme, en chantant des hymnes et des cantiques à la louange de Dieu.

Pallade

**Dans les derniers temps, ceux qui travailleront vraiment pour Dieu se cacheront soigneusement des hommes et n'accompliront pas parmi eux de signes et de miracles comme à notre époque, mais ils suivront la voie étroite avec grande humilité.**

**saint Niphon de Constantinople.**

## L'ÉVÊQUE QUI SE FAIT OUVRIER

Un des pères nous raconta, au sujet d'un certain évêque, qu'ayant abandonné sa charge épiscopale, il s'en alla à Théopolis et qu'il s'adonna à un travail d'ouvrier pour rendre service. En ce temps-là, il y avait un comte d'orient, Ephrem, homme miséricordieux et compatissant. Grâce à lui on rebâtissait les édifices publics; car la ville avait été ruinée par un tremblement de terre. Un jour donc Ephrem vit en songe l'évêque qui dormait, et au-dessus de lui une colonne de feu qui venait du ciel. Ayant vu cela non pas une fois, mais souvent Ephrem en fut stupéfait, car il y avait là un prodige capable de remplir de crainte et d'effroi; et il se demandait en lui-même ce que cela pouvait bien être. En effet, Ephrem ne savait pas que cet ouvrier était évêque. Et de fait, comment aurait-il pu savoir que c'était un évêque, en voyant sa chevelure malpropre, ses vêtements sales, un homme simple, fatigué pour avoir eu beaucoup à supporter par le fait de l'ascèse et du travail, et brisé par l'excès de la fatigue ? Un jour donc Ephrem envoie chercher l'ouvrier, l'évêque de jadis, voulant apprendre de lui qui il est; et il se mit à l'interroger à part, d'où il était et comment il se nommait. L'autre lui répondit : «Je suis un des pauvres de cette ville, et n'ayant pas de quoi me nourrir, je travaille, et Dieu me nourrit grâce à mon labeur.» Mû par Dieu, Ephrem lui répondit : «Crois-moi, je ne te laisserai pas que tu ne m'aies dit en toute vérité ce qu'il en est de toi.» Ne pouvant donc plus se dissimuler davantage, il lui dit : «Donne-moi ta parole que tant que je serai en cette vie, tu ne diras à personne ce qu'il en est de moi; et alors je te dirai ce que je suis, sauf mon nom et ma ville.» Alors le divin Ephrem lui jura qu'il ne dirait à personne ce qu'il en était de lui tant que Dieu voudrait le conserver en cette vie. L'autre lui dit : «Je suis évêque, et ayant pour Dieu abandonne mon siège, je suis venu ici comme en un lieu inconnu. En peinant et travaillant, je me procure par mon labeur un peu de pain. Ajoutes-y autant que tu le peux par tes aumônes. Car en ces jours Dieu te fera monter sur le siège apostolique de l'église de cette ville de Dieu, pour que tu paisses son peuple, que le Christ notre vrai Dieu a sauvé par son propre sang. Donc, comme je te l'ai dit, fais l'aumône et combats pour l'orthodoxie. Car Dieu a pour agréables de tels sacrifices.» Or, peu de jours après, il en advint de la sorte. Ayant donc entendu cela, le divin Ephrem glorifia Dieu, disant : «Combien Dieu possède de serviteurs cachés et qui sont connus de lui seul !»

## IMPURETÉ OU ICONOCLASME ?

Un des moines nous raconta que l'abba Théodore l'Eliote lui dit qu'un moine, un vrai ascète, vivait reclus sur le mont des Oliviers. Le démon de la luxure lui faisait la guerre. Un jour qu'il le pressait terriblement, le moine commença à être à bout de patience et dit au démon : «Jusqu'à quand donc ne me laisseras-tu pas tranquille ! Renonce désormais à vieillir avec moi.» Le démon lui apparut alors à l'œil nu et lui dit : «Jure-moi que tu ne diras à personne ce que je vais te dire, et je ne te ferai plus la guerre,» Le moine jura : «Par celui qui habite aux cieux je ne dirai à personne ce que tu m'auras dit.» Le démon continua : «Ne vénère plus cette icône, et je ne te ferai plus la guerre.» L'icône représentait notre Souveraine la sainte Mère de Dieu, Marie, portant notre Seigneur Jésus Christ. Le reclus dit au démon : «Laisse-moi réfléchir.» Le lendemain donc il prévient l'abba Théodore l'Eliote, qui habitait alors à la laure de Pharan, celui même qui nous l'a rapporté; et l'abbé étant venu, il lui raconta tout. Le moine lui dit : «En vérité, abba, tu as été dupé en jurant; mais d'ailleurs tu as bien fait de me le raconter. Il vaut mieux pour toi ne pas laisser dans la ville un seul lieu de prostitution sans y entrer que de renoncer à honorer notre Seigneur Jésus Christ avec sa Mère.» L'ayant ainsi affermi et fortifié par ses paroles,

il retourna chez lui. De nouveau le démon apparut au reclus et lui dit : «Qu'est-ce que cela, moine de malheur ? Ne m'avais-tu pas juré de ne parler à personne ? Comment as-tu tout raconté à celui qui est venu vers toi ? Te t'annonce donc, moine de malheur, que tu seras jugé comme parjure au jour du jugement.» Le reclus répondit : «Je sais que j'avais fait un serment et que je ne l'ai pas tenu; mais c'est par mon Seigneur et mon Créateur que j'avais juré faussement; toi, je ne t'écouterai pas. Car c'est à toi qu'il sera impitoyablement demandé justice pour le mauvais conseil et le parjure dont tu es la cause.»

## L'ennemi de Marie dans la cellule du moine

Nous allâmes une fois voir l'abba Cyriaque, prêtre de la laure de Calamon, au saint Jourdain. Il nous fit le récit suivant. «Un jour je vis pendant mon sommeil une femme à l'air grave, vêtue de pourpre, et avec elle deux hommes dignes et vénérables, qui se tenaient à l'extérieur de ma cellule. Je pensai que la femme était notre Souveraine la Mère de Dieu, et les deux hommes qui l'accompagnaient, saint Jean le Théologien et saint Jean-Baptiste. Etant donc sorti de ma cellule, je les invitai à entrer et à prier dans ma cellule, mais elle n'y consentit pas. Je restai donc longtemps à la prier en disant : «Que je ne m'en retourne pas humilié et confus» (Ps 73,22), et bien d'autres choses. Quand elle me vit insister dans ma demande, elle me répondit avec sévérité : «Tu as dans ta cellule mon ennemi; comment veux-tu que j'y entre ?» Et ayant dit cela, elle disparut. Quant à moi, m'étant réveillé, je commençai à m'affliger, et je me demandais si par hasard j'avais péché en pensée contre elle; car il n'y avait dans ma cellule personne autre que moi seul. M'examinant donc longuement, je ne me trouvai nullement coupable à son égard. Mais comme je me voyais submergé par le chagrin, je me levai, je pris un livre pour lire, afin de chasser le chagrin par la lecture. J'avais emprunté ce livre au bienheureux Hésychius, prêtre de Jérusalem. L'ayant ouvert, je trouve écrits à la fin deux discours de l'impie Nestorius; et aussitôt je reconnus que c'était lui l'ennemi de notre Souveraine la sainte Mère de Dieu. Me levant alors, je m'en allai et je rendis le livre à celui qui me l'avait donné; et je lui dis : «Reprends ton livre, mon frère; car j'en ai retiré moins d'avantages qu'il ne m'a procuré de dommage.» L'autre ayant demandé quel était ce dommage, je lui ai tout raconté; et lui, rempli de zèle, détacha aussitôt du livre les deux discours de Nestorius et les mit au feu en disant : «Que l'ennemi de notre Souveraine la sainte Mère de Dieu et toujours vierge Marie ne reste pas dans ma cellule.»

Jean Moschos

**Les labeurs auront toujours leur récompense, alors même qu'ils n'auraient rien produit, une récompense complète et que cela ne saurait amoindrir.**

**Saint Jean Chrysostome (Explication du second épître aux Corinthiens; hom. 25)**

LORS DU DIMANCHE DE THOMAS AU TOGO

LORS DU DIMANCHE DES PALMES À QUATÉ